

La neige, une évidence poétique.

Sur Andreï Makine, Alain Grandbois, Robert Lalonde

Immacolata Paparo

... l'extase pure est de peindre la fin

Sur [d]es tasses de neige à la lune ravie

(S. Mallarmé, *Las de l'amer repos*)

Comme un carnet. Refermé sur des coins perdus du Nord russe, perdus au milieu des steppes, au milieu des forêts, avec ici un fleuve, là un lac à les baigner (de mort souvent) ; et le silence de la mer en bordure, assoupie parfois d'attente ; le ciel, surtout, où des regards s'élèvent pour se retrouver. C'est ainsi que j'ai senti dès ma première lecture l'œuvre de Andreï Makine. Où, au seuil, surprend la vie : l'amour. Omniprésents, des flancs de femmes, des corps soudés, dans la solitude, le silence, la guerre. Et, partout, la beauté. Partout l'art : un carnet, une cymbale, des mots, des notes. La musique.

Parmi tout cela, comme des vertiges fixés, selon le mot de Arthur Rimbaud, la neige. Que j'aimerais ici appeler. Parce que la neige est, d'abord, ce que Andreï Makine a voulu écrire : la neige, en son acidité piquante. Parce que la neige est ce ciel de son œuvre où se recueillent – perdus – les regards ; parce que la neige est ce

qui tient dans son œuvre l'amour et le bonheur, et ce qui retient en glace l'ivresse de la beauté, ce qui clôt le temps en de brèves éternités, ce qui permet le silence, et la musique, et tout...

Parce que la neige est, finalement, le meilleur lieu que je puisse souhaiter pour établir une rencontre – celle de deux territoires du Nord : la Russie et le Québec. Ainsi la neige sera-t-elle ici, pour moi, comme le lieu d'un colloque est-ouest où, avec Andreï Makine, Alain Grandbois, Robert Lalonde, il sera question de solitude d'absence de silence. Pour découvrir, enfin, que en Russie, comme au Québec, la neige est de parole. De poésie.

Infini des neiges

Il est des raisons pour lesquelles l'homme sans rivages qu'est Alain Grandbois repousse la mort. Sa mort. Des raisons pour la refuser. Pour la nier. Pour la retarder jusqu'à demain. Celle-ci, parmi d'autres :

Je n'ai pas encore entendu
 Chaque rumeur grelottante
 Des villes d'ombre de neige et de rêve¹

Grelottant de neige est, pour moi, Mirnoïé. Serais-je seule à le sentir, depuis le tout début de *La Femme qui attendait*, où le village s'offre à nous sous la première neige du début de septembre ? Une neige cruelle. Douce :

Un châtiment plutôt doux, fait de tourbillons blancs, lumineux qui donnaient le vertige,
 brouillant les perspectives des chemins et des champs, faisaient sourire les gens éblouis par les

¹ Alain Grandbois, *Demain seulement, Rivages de l'homme, Poésie I*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1990, p. 179.

brassées incessantes des flocons. L'air piquant et amer avait le goût de l'espoir neuf, du bonheur promis. Les bourrasques jetaient des volées de cristaux sur la surface noire du lac qui engloutissait ce blanc fragile, toujours et toujours, dans ses profondeurs.²

Coincée au milieu des forêts, prise dans la forme rotative de la neige qui l'entoure de ses brassées aériennes et qui tourbillonne en une déclinaison éblouie de blancheur / de lumière, Mirnoïé apparaît immédiatement à nos yeux comme dans un cercle qui est fascination, certes, ou vertige, mais de bonheur – et de beauté, ajouterais-je – qui s'enchaînent de mort. De mort, oui.

Cette première neige de septembre, n'est-elle pas là pour nous plonger dans l'épaisseur d'ombre du lac où se dissout sa blancheur ? et ce lac ne porte-t-il déjà, pour le lecteur de Andreï Makine, l'écho de ses courbes fuyantes où se réunissent des instants de merveilleuse beauté comme des traversées de et vers la mort ?

La mort, oui. En ce blanc de neige, fragile. Et le bonheur, comme une promesse. Mais de quel bonheur la neige se fait-elle ici promesse ?

Constatons d'abord qu'elle est châtement. Pourquoi ? parce qu'elle est pour se venger de ces quelques jours d'éden de la saison ? Ou plutôt parce que un crime s'est accompli en ces jours d'éden ? Un crime de chair, oui : au bord du lac, dans l'air chaud d'une fin de jour et d'été, quand le narrateur surprend l'éclat très blanc d'une hanche, une robe retroussée au-dessus des genoux, et le plaisir s'insinue – violent – à côté de la mort, comme une mort :

² Andreï Makine, *La Femme qui attendait*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 15.

Et il y avait la compréhension partagée, irréfléchie et tacite, que tout était possible entre cet homme et cette femme, dans cette chute du jour rouge et violente. Absolument tout. Et qu'il n'y avait rien ni personne pour l'empêcher. Leurs corps pouvaient s'allonger près de l'écheveau du filet, se donner, vivre le plaisir à mesure qu'agonisaient les vies prises dans les mailles...³

Que conclure, donc, sinon que la neige est, chez Andreï Makine, négatrice des séductions charnelles (de l'été) ? Elle est, selon l'heureuse formule de Gilbert Durand, une « anti-terre »⁴. Elle est mortification du corps inscrite au cœur d'une femme, Véra, vêtue sous cette première neige de septembre d'un manteau militaire (et noir) à recouvrir la blancheur de sa poitrine. La neige est « figure du chaste », nous rappellerait bien volontiers Jean-Pierre Richard⁵.

Néanmoins, si elle figure la chasteté, la neige – cette première neige de septembre à Mirnoïé – glisse en même temps le sens d'une négation : c'est ce que nous suggère sa fragilité de blanc qui s'abolit en l'ombre profonde du lac. Fragilité du chaste dont elle est figure, la neige devient promesse d'amour. Du bonheur du corps, du plaisir – charnel.

Et vient enfin l'amour, un alliage de chair. Avec, pour prélude, des ébranlements à la chasteté qui se trament en essaim au long du roman, et sur un fond de neige. Durcie – en glace, en cristal. De ces glaces et ces cristaux de neige où la chasteté côtoie ce qui la nie je ne retiendrai ici que quelques exemples – ceux que

³ *Ibidem*, p. 14.

⁴ « Psychanalyse de la neige », *Mercure de France*, n° 1080, août 1953, p. 628 .

⁵ *L'Univers imaginaire de Mallarmé*, Paris, Éditions du Seuil, 1961, p. 43.

nourrit la beauté. Pour commencer, cet instant d'intimité (de regards) affleurée un soir sur une musicalité sacrée de glace brisée qui subtilement s'insère à côté de rudes charnalités. Ce soir, il s'agit de le retrouver dans le souvenir du narrateur. Quand il aura dit que c'était le soir de son retour à Mirnoïé avec Otar, *la fois où il parla des « porcs » et des « truies »*, il dira :

Une couche de glace très fine s'était formée au fond du puits (je venais de rejoindre Véra qui puisait de l'eau). La glace se rompit avec une sonorité de clavecin. Nous nous regardâmes. Chacun s'apprêta à dire la beauté de ce tintement, puis se ravisa.⁶

Poétiquement, une nuit encore. Et l'isba des bains, et le délire du narrateur de pousser la porte, d'aller vers Véra, d'en posséder le corps. Cette nuit où, sur ces pensées brutes, se réveille un souvenir à les interrompre : d'éclats de glace et de cassures de givre :

Je me rappelai le jour où le vent avait emporté la barque, les éclats de glace à travers lesquels nous regardions le ciel, le visage de Véra irisé par les cassures du givre, son sourire, son regard qui me répondait à travers la parure glacée fondant entre ses doigts.⁷

⁶ Andreï Makine, *La Femme qui attendait*, op. cit., p. 69.

Je ne me sépare, certes, de l'interprétation proposée par Marie Louise Scheidhauer qui a su voir ici combien « la brisure de la glace [...] crée une sorte de communion à une même beauté ». (*Une plume française pour un sol russe dans La Femme qui attendait*, dans *Andreï Makine : Perspectives russes*. Textes réunis par Margaret Parry, Marie Louise Scheidhauer, Edward Welch, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 130). Mais n'a-t-elle peut-être pas négligé de questionner cette brisure de glace jusqu'au point où il aurait fallu la mener ?

⁷ Andreï Makine, *La Femme qui attendait*, op. cit., pp. 74-75.

Et chante, pour nous, dans ces éclats de glace et ces cassures de givre, la fragilité de la chasteté qui, seule, assure l'intimité (des regards, encore). Et l'exhibition du corps nu, en une promesse de jouissance :

La porte s'ouvrit [...]. Celle qui sortit était nue : elle quitta l'étuve et, debout sur le petit Perron en bois, respirait maintenant la fraîcheur du lac. [...] Elle aspirait avec avidité, exposait son corps à la lune, l'offrant à la nuit, à l'étendue noire du lac.

Tout ce que j'avais pensé de cette femme auparavant, tout ce que je notais de sa vie paraissait insignifiant face à cette présence physique nue, aveuglante. Un corps capable de se donner, de jouir, immédiatement, naturellement. Rien ne s'y opposait...⁸

Et le corps, enfin, se donne. Après, c'est la séparation. Qui a la sonorité singulière de la glace brisée. Écoutons-la, cette glace, quand elle se brise sous les pas du narrateur longeant la berge du lac, ce matin où il quitte Mirnoïé. Écoutons-la, cette glace fine, sous la glissade de la barque de Véra avec qui il traverse une dernière fois le lac, et écoutons-la quand elle se rompt sous les coups de la rame en un cliquetis de gouttes qui ont l'acuité du métal. Écoutons-la, cette glace, dont la sonorité de cloche retentit d'infini : c'est la fin de la traversée, la fin du roman, et la distance se fait entre Véra et le narrateur :

Au loin, la barque sur la surface glacée paraît déjà immobile et pourtant elle avance. La trace de l'eau libre qui la suit s'allonge, s'étend vers l'infini des plaines enneigées, vers l'éclat mat

⁸ *Ibidem*, p. 75.

du soleil. Et plus loin, dans les brumes givrantes de l'horizon, s'illumine soudain ce vide, au-delà des champs et des cimes des forêts. La mer Blanche...

Je distingue encore au-dessus du trait noir de la barque la silhouette en long manteau de cavalerie. Malgré la distance, il me semble entendre le tintement de la glace qui se brise. La même sonorité qui emplit le dilatation lumineuse du ciel. Le son s'interrompt juste à présent, comme dans l'instant où la rame suspend son va-et-vient, se repose. Je crois discerner le geste d'un bras qui ondule au-dessus de la barque, oui, je le vois, je me hâte d'y répondre...

Et la sonorité reprend, ténue, inaltérable.⁹

De l'infini blanc que Véra porte en elle, c'est de cela que la brisure de la glace résonne. Pour moi. Mais silencieusement. Ténue est, en effet, sa sonorité sous la rame : on peut à peine l'entendre. Et il me plaît de croire que silencieusement se rassemblent ici, en sonorité de glace, le vide et la solitude et l'absence qui composent l'infini blanc d'une femme, d'un paysage. Un infini de blanc inaltérable. Comme figé en éternité.

Et me vient ici à l'esprit une image, celle d'un banc de neige du haut duquel Robert Lalonde nous avoue ce dont, au fond de son cœur, il est persuadé :

[...] qu'il n'existe et n'existera jamais que cet univers infini, gelé, incompréhensiblement beau et triste. Tu y es et y seras toujours seul, sous les astres innombrables et muets...¹⁰

D'infini, et de solitude. De cela est remplie la neige, mélancoliquement, en Russie comme au Québec. D'infini, et de silence. De silence, oui, dont la neige, dans

⁹ *Ibidem*, pp. 213-214.

¹⁰ Robert Lalonde, *Iotékha*, Montréal, Éditions du Boréal, 2004, p. 94.

l'œuvre de Andreï Makine, s'enroule en maints endroits encore. De silence, et de parole :

Le vent soufflait puissamment au-dessus des hauts sapins mais en bas, assis sur leur fagot, ils ne distinguaient que ce froissement : un amas de neige tombait du sommet des arbres et, glissant d'une branche à l'autre, avait le temps de chuchoter une brève suite de mots. Ils ne parlaient pas, surpris de voir combien le bonheur pouvait être simple, presque pauvre, oui, pauvre en choses et pourtant si plein. Un tassement de neige entamait sa glissade sur les branches, lâchait un rapide chuchotement, tombait. Et le silence de la forêt semblait deviner la présence de la femme qui, les paupières closes, tendait son visage vers la lente voltige des flocons...¹¹

Un chuchotement. La neige est ici pour imposer le silence, pour nous inviter au silence, à l'écoute silencieuse du bonheur. Rien qu'une confiance, en vérité : celle d'un jour de décembre, où un homme et une femme ramassent des branchages dans la forêt. Un jour d'une vie qui, passée à travers les horreurs de la guerre, s'en tient désormais à la fragile persistance d'instant de beauté.

Quelque chose de secret s'insinue dans le murmure de la neige : l'indicibilité du bonheur. Surpris, Mila et Volsky ne parlent pas. Et le poète, saurait-il parler ? :

Quels petits rayons de soleil sur la neige blanche

Où le bonheur sans mot¹²

¹¹ Andreï Makine, *La Vie d'un homme inconnu*, Paris, Éditions du Seuil, 2009, p. 195.

¹² Alain Grandbois, *Le cœur secret, Poésie II*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1990, p. 214.

Non, le bonheur n'a pas de mot. Le bonheur est muet. Ne reste, alors, que la parole de la neige – brève, rapide. Seule, à contenir le secret du bonheur : son éphémérité.

Une année. Le bonheur, pour Mila et Volski, ne dure qu'une année. Puis c'est l'arrestation, la séparation, la vie du camp. Ils ne pourront jamais se retrouver si ce n'est, chaque jour, à cet instant où ils regarderont le ciel. Avec Volski, nous découvrirons, à ces instants, que la neige épouse l'éternité quand elle se fait ondoier. En ondoier de neige on voit résister et persister – inaltérable – le visage de Mila au milieu d'un champ blanc. Et en cette blancheur s'abolit – on le devine – toute distance :

Elle [Mila] avait peut-être été envoyée dans un camp à des milliers de kilomètres de celui où il se trouvait !

Cette supposition était une torture atroce. Et pourtant, parfois, il osait un aveu dont il redoutait lui-même la dure et belle vérité : rien ne pouvait altérer l'instant où leurs regards s'élevaient pour se retrouver. Il imaginait alors Mila au milieu d'un champ blanc, le visage porté vers le lent ondoier de la neige.¹³

La neige – et cela est émouvant – conservera ce visage parmi le plus vaste non-sens, celui des camps, d'un pays ravagé par les purges, parmi la douleur la plus cruelle : auprès de Volski, enseveli sous un amas de troncs d'arbres, la poitrine écrasée, torturé de soif, à côté de la mort qu'il effleure en son tombeau de bois, nous

¹³ Andreï Makine, *La Vie d'un homme inconnu*, op. cit., p. 222.

sentons bien la neige (sa fraîcheur) comme l'aveu parfait d'une promesse, d'une présence :

[...] la neige se mit à tournoyer en grands flocons paresseux. Volski sentit la fraîcheur des cristaux sur ses lèvres racornies. Et imagina de nouveau un champ d'hiver, une femme qui levait ses yeux vers une voltige blanche.¹⁴

La neige – et cela est plus émouvant peut-être encore – se fera plus loin complice de l'absence. Elle se fera complice de la solitude d'un homme quand, pour lui, il n'y a rien, plus rien, sinon le ciel où s'inscrit l'attente d'une femme qui ne reviendra pas. Le voici cet homme,

au milieu des rails saupoudrés de neige, seul, la tête renversée, les yeux mi-clos scrutant un ciel parfaitement vide.¹⁵

Et pourtant la neige – et cela est de poésie – occupe l'âme de Volski comme une vérité soudain surprise. Comme une vérité jaillie parmi la cruauté du monde à quoi, d'ailleurs, elle s'oppose. D'un côté, donc, le monde qui n'est rien qu'un manège fou, de l'autre

[...] ce qu'il y a de plus vrai, de plus profond chez l'homme. Cette neige, une femme qui lève le regard vers le ciel...¹⁶.

¹⁴ *Ibidem*, p. 225.

¹⁵ *Ibidem*, p. 228.

¹⁶ *Ibidem*, p. 236.

La neige, c'est d'amour. Voilà sa vérité. La neige est – et cela est intéressant – ce lieu séparé du monde qu'habite le silence d'une parole impossible et où réside le mot voué à le renfermer :

[...] les seuls mots dignes d'être écrits surgissent quand la parole est impossible. Comme pour cette femme et cet homme séparés par des milliers de kilomètres de glace et dont les regards se rejoignaient sous une lente chute de neige.¹⁷

La neige est le lieu où se recueille ce silence – de la séparation, de l'éloignement, de l'isolation – qui, sans elle, ne serait pas écouté. La neige crée le mot (scriptural), comme un défi à une parole restée muette. Comme le réceptacle de cette parole muette. La neige, de parole.

De notes de piano, dans *La Musique d'une vie*. De brefs éveils de clavier, très espacés, à ponctuer la nuit tout autour : autour de cette gare, au cœur d'une tempête, perdue dans l'infini blanc de l'Oural, où des voyageurs attendent un train qui n'arrive pas. La neige, c'est cette nuit qui s'étire infiniment et dont on ressent bien la liaison avec le néant :

Néant de neige. Plus vague qu'un nulle part. Une nuit sans fin. Une nuit rejetée sur le bas-côté du temps...¹⁸

¹⁷ *Ibidem*, p. 262.

¹⁸ Andreï Makine, *La musique d'une vie*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, p. 18.

La neige est pour surprendre, recueilli en son néant, l'affrontement en conjonction-disjonction de deux nuits. Car, éveillés par la musique, des fragments d'une nuit autre, qui est pour moi plutôt un autrefois, nous séparent de la continuité du néant (nocturne et neigeux) tout en y alliant leur vérité :

Plus que l'heure et le lieu où naît cette musique, c'est son détachement qui me surprend. [...]. Elle marque tout simplement une frontière, esquisse un autre ordre des choses. Tout s'éclaire soudain d'une vérité qui se passe de mots : cette nuit égarée dans un néant de neige, une centaine de passagers recroquevillés – chacun paraissant souffler tout doucement sur l'étincelle fragile de sa vie –, cette gare aux quais disparus, et ces notes qui s'insistent comme des instants d'une nuit tout autre.¹⁹

Ainsi, quelque part au milieu de l'Oural, la neige s'associe à la sensation d'un temps d'ailleurs qui se détache sur sa nuit infinie – « un vide du temps », selon Galina Osmak²⁰ – comme une musicalité. Une nuit autre. Qui, à la lumière d'une torche électrique, s'éclaire pour nous sous les doigts d'un homme, en une musique qui nous fait mal :

Ces doigts se déplacent sur le clavier sans appuyer, marquent des pauses, s'animent, accélèrent leur course silencieuse, s'emportent dans une fuite fiévreuse, on entend le claquement des ongles sur le bois des touches. Soudain, au plus fort de ce vacarme muet, une main, ne se maîtrisant plus, s'abat sur le clavier, une gerbe de notes fuse.²¹

¹⁹ *Ibidem*, p. 25.

²⁰ La Musique d'une vie : *le destin d'un homo sovieticus*, dans *Andreï Makine : Perspectives russes*, *op. cit.*, p. 110.

²¹ Andreï Makine, *La musique d'une vie*, *op. cit.*, p. 27.

Une nuit autre, comme une musique qui nous fait entendre ses silences et ses notes de feu : c'est atteindre pour moi cette nuit où, pour Alexeï Berg, se rompit la musique dans sa vie – dans ce fourneau de la cuisine où brûla le violon de son père. Une nuit autre, sur un néant de neige qui est, pour moi, plutôt ce *nulle part* du temps d'où j'entends douloureusement se lever, comme un silence, le bref gémissement des cordes d'un violon dans les flammes.

Que sur la neige se recueille le temps en son retour, cela n'étonnera certainement pas le poète du Québec :

Les nuits viennent et les jours
Et les tempêtes et la rotation du globe
Et la neige et l'hirondelle²²

Pour Alain Grandbois, la neige devient – sur le mouvement circulaire du temps – le lieu où retrouver l'enfance. L'enfance, certes. Parce que la neige se lie à l'hirondelle, et l'hirondelle, on s'en souvient, dessine chez Alain Grandbois le chemin vers une île – son île – qui, ronde, ne permet aucun doute : c'est l'île de son enfance ²³ :

²² Alain Grandbois, [*Le génie de l'homme*], *Poésie II*, op. cit., p. 259.

²³ Je laisse le poète des *Îles de la nuit* établir exquisément pour nous l'association entre la rondeur et l'enfance autour de l'image de l'île et de celle de la femme (la mère, peut-être) :

Avec ta robe sur le rocher comme une aile blanche
Des gouttes au creux de ta main comme une blessure
fraîche
Et toi riant la tête renversée comme un enfant seul

Avec tes pieds faibles et nus sur la dure force du rocher
Et tes bras qui t'entourent d'éclairs nonchalants
Et ton genou rond comme l'île de mon enfance (Alain Grandbois, [*Avec ta robe...*], *Les Îles de la nuit*, *Poésie I*, op. cit., p. 121).

Mon île sous moi lentement s'enfonçait

Quand j'allais ne plus la voir

Elle rebondissait vers moi

C'était un rond nuage

D'hirondelles bleues ²⁴

Je dois avouer combien je me plais à cette liaison neige-hirondelle où la neige – résolument anti-terre, ainsi que le répèterait Gilbert Durand – s'assimile l'essence céleste et aérienne de l'île d'enfance, l'île-hirondelle : qui est nuage, et qui est d'air, explicitement, dans ce rappel nostalgique au cœur de *L'Étoile pourpre* :

Ah toi innombrable hirondelle

Ah toi belle d'elle

Ah toi d'herbes et d'air ²⁵

Mais c'est là où la neige éclate en blancheur d'archange que nous assistons au triomphe de son côté aérien ; c'est là qu'elle nous indique – Gilbert Durand le dirait ainsi – son caractère céleste fondamental²⁶. C'est là qu'elle insinue, sur le lent mouvement des astres où elle éclate, l'éternité²⁷:

²⁴ Alain Grandbois, *Beau désir égaré, L'Étoile pourpre, Ibidem*, p. 236.

²⁵ Alain Grandbois, *Le flot, Ibidem*, p. 234.

²⁶ *Psychanalyse de la neige, op. cit.*, p. 629 .

²⁷ Il faut bien que je rappelle que l'archange donne à la neige des ailes et que *l'aile est essentiellement aérienne* (Gaston Bachelard, *L'air et les songes*, Paris, José Corti, 1994, p. 92), qu'elle nous conduit vers le ciel et qu'elle est, *avant tout échelle dressée contre le temps et la mort, [...]*,

Torturé d'espoir
 Mes yeux étaient remplis
 Des belles merveilles pourpres
 Du lent secret des astres

Et je voyais parfois
 Sous mes paupières closes
 Le grand triomphe tendre
 Des archanges de neige

Et j'entends parfois encore
 Au seuil de mon ombre
 Le son de ce muet violon
 Qui ne jouait pour personne ²⁸

À une musique – de violon muet – nous fait rêver le poète du Québec, quand la neige est d'archange. À une musique où résonne l'enfance, en silence. Une musique que la neige-archange silencieusement éternise. C'est l'enfance éternisée. L'enfance, certes : aurai-je oublié de rappeler que c'est à l'enfance que la neige est ailleurs explicitement réunie ? :

Ô douces neiges

immortalité ascensionnelle. (Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, Coll. «Études supérieures», 1969, p.140).

²⁸ Alain Grandbois, *L'Enfance retrouvée, Poésie I, op. cit.*, p. 420.

Enfances sept fois bénies
 Ô douceur violemment trop douce
 Chemins perdus du rêve²⁹

Là où la neige est, chez Alain Grandbois, douceur d'enfance, elle est, chez Andreï Makine, ce que l'oubli recouvre, ce qui doit peut-être demeurer caché, secret. Ce qui appartient au silence. Un silence d'autrefois, installé sur un jour d'octobre à Moscou, sur la première neige.

Alexeï Berg a accompagné le général, dont il est le chauffeur, chez lui et pour la première fois entre dans son appartement. Retrouvons-le dans la petite pièce à côté de l'entrée, à attendre le général avec, dans ses mains, un verre de thé qu'on lui a offert : une petite pièce, le nid-de-pie, avec cette fenêtre étroite et, derrière, la neige :

Distraitement, il suivait le glissement des flocons qui semblaient voltiger dans une journée très ancienne, sur une ville oubliée. Le thé avait aussi ce goût d'autrefois. Comme le silence du grand appartement dans la chute du jour.³⁰

Et se lie à la musique, cette neige derrière une fenêtre. Des notes de piano à interrompre brusquement le silence d'hier :

Et soudain, assourdies par le couloir, hésitantes, ces quelques notes. Puis toute une phrase sonore. Puis cette musique.

²⁹ Alain Grandbois, *Corail, Rivages de l'homme, Ibidem*, p. 196.

³⁰ Andreï Makine, *La Musique d'une vie, op. cit.*, p. 96.

Il quitta la petite pièce, fit quelques pas dans le couloir, ne voulut pas avancer plus. Ce qu'il vit lui suffisait. Cette robe d'un velours bleu foncé, le reflet de cheveux clairs, cette main droite qu'il voyait quand elle glissait vers les aigus, la main gauche dont il devinait la pression sans la voir. Il restait immobile dans le crépuscule de ce couloir, l'épaule contre le mur, conscient que l'univers venait d'atteindre sa perfection. Cette neige derrière la fenêtre, le mystère de ce grand appartement inconnu, cette musique !³¹

Que la neige n'échappe ici à un soupçon de mystère, c'est ce dont je me réjouis. Serait-ce au mystère d'un bonheur parfait qu'elle nous expose ? D'ailleurs, immobile dans le crépuscule du couloir, Alexeï Berg que réalisera-t-il, si ce n'est la certitude

que la touche bleu foncé du velours était la composante même, à la fois évidente et codée, du bonheur. Et que les autres composantes étaient ces flocons derrière les vitres, ce début de crépuscule, ces notes dont le flottement laissait parfois deviner la faiblesse juvénile des doigts [?]³²

La neige, c'est le bonheur – certes. Mais plutôt comme une attente.

Une attente confuse de musique – au cœur d'Alexeï Berg, tracé de mort, comme ses mains :

Parfois, il [...] observait sa vie comme par-delà la rampe d'un escalier, éprouvait un vertige : tant de vivants et de morts le séparaient de la jeune fille au piano. Il serrait ses poings, ces

³¹ *Ibidem*, pp. 96-97.

³² *Ibidem*, p. 98.

doigts puissants, marqués de cicatrices, se souvenait que ces mains avaient tué [...] Mais dans la petite pièce où il prenait le thé et que le général, matelot dans sa jeunesse, appelait le « nid-de-pie », il oubliait tout, se confondait avec l'ondoiement de la neige, avec l'écho des notes, avec l'attente des pas dont il connaissait la rapide cadence et de cette voix : « Mais pourquoi vous restez ici, dans l'obscurité ? Venez... »³³

Comment donc ne pas avoir l'impression de capter ici comme un suspens du bonheur ?

Le bonheur suspendu à la neige, pareillement pour le poète du Québec. Le bonheur d'un temps d'autrefois. Du temps d'enfance, nostalgiquement sollicité :

Que le feu du Ciel
 Confonde le feu des Enfers
 Pour ces tendres neiges sans fin délectables³⁴

Les neiges sans fin. Infiniment le délice, au cœur du poète. Mais cruel :

Et quand les petits chevaux féeriques galopent sur tous
 les toits
 Par les nuits d'hiver lunaires
 La neige et mon enfer³⁵

³³ *Ibidem*, p. 99.

³⁴ Alain Grandbois, *Poème vingt-cinq, L'Étoile pourpre, Poésie I, op. cit.*, p. 248.

³⁵ Alain Grandbois, *[J'attendis la joie...], Le Poète enchaîné, Ibidem*, p. 358.

Délice et cruauté de la neige, chez Alain Grandbois : là où la neige est l'enfance retrouvée en sa tendresse, en sa fragilité. Tendre, la neige contient en elle une menace de dissolution. Et c'est l'enfer, d'un délice éphémère.

Délectable séduction de la neige ! Qui nous charme du tourment de l'absence – musicale, de musiques détruites – là où

Les doux fantômes de la nuit
 Précipitant l'aube
 À coups redoublés
 De neiges immémoriales
 [...]
 De tourments tournant
 Dans le cercle épuisé
 Des destructions définitives
 Cré[ent] ces musiques sournoises
 Du haut des collines
 Vers les horizons perdus ³⁶

Immémoriales. Éternelles, dirais-je, ces neiges prises indéfiniment dans un cercle de retours mémoriels. Éternelle, l'enfance dans ces neiges incessamment recommencées à l'aube. À créer la musique de ce qui appartient à un horizon perdu.

Qu'elle s'allie à l'aube, et la neige est, ailleurs chez Alain Grandbois, mémoire du pays. De ce pays du Nord d'où le poète partit, très jeune, pour s'embarquer sur les

³⁶ Alain Grandbois, *La capitale déchirée, Rivages de l'homme, Ibidem*, p. 173.

routes du monde. Le voilà ressurgir ce pays, au tout début des nouvelles d'*Avant le chaos*, en douceur bleue de neige matinale :

L'aube blanchissait quand nous quittâmes la folle oasis. Déjà les salines qui bordaient la route conduisant à Djibouti brillaient de mille petits feux doux, bleus, pareils à ceux de la neige nouvelle, au matin, dans les pays du Nord.³⁷

Bleue, ou déployée en rose et en mauve, parce que quand elle s'unit à la lumière (du soleil/de la lune), elle *n'est jamais blanche, jamais tout à fait*, ainsi que le dirait Robert Lalonde³⁸, la neige éveille plus loin, dans les nouvelles d'*Avant le chaos*, la nostalgie. Du pays :

- ... La neige ! Au fond, c'est ce qui me manque le plus, la neige... Pas la neige des montagnes, des sommets, mais la belle neige brillante des plaines, la neige indifférente et merveilleuse, la neige qui se confond avec l'horizon, qui est rose au matin et mauve au crépuscule et bleue par les nuits de lune et brillante comme tous les diamants sous le soleil de midi... Ah...³⁹

³⁷ Alain Grandbois, *Le treize, Avant le chaos*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1991, p. 48.

³⁸ Robert Lalonde, *Le monde sur le flanc de la truite. Notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1997, p. 145.

La neige, dont Robert Lalonde se plaît à *suivre*, par la fenêtre, *les nuances du jaune, du bleu, du rose*, suscite chez lui l'âme du peintre. Et le peintre se laisse séduire par cette essence de lumière qui est, au fond, une blancheur : d'irisations, ou de pastels pâles, ou de lait, la neige ne serait-elle tout à fait blanche ? Blanche, d'instabilité, d'évanouissement ? : « Si j'étais peintre, je ferais de grandes toiles de cette neige qui n'est jamais blanche, jamais tout à fait, qui s'irise, se pastelle, saigne pâle, bleuit comme une eau de lait, s'enseille comme un tapis de brins de paille ». (*Ibidem*).

³⁹ Alain Grandbois, *Grégor, Avant le chaos, op. cit.*, p. 147.

Véritable poème pictural cette neige nostalgique du pays, qui est pour le poète-voyageur du monde, nostalgiquement, le pays de son enfance :

Et puis cette neige de l'enfance ! cette neige d'avant le déluge ! Je pouvais avoir, dans ces temps bénis, quatorze ou quinze ans. La guerre n'existait que dans les livres. Nous allions chasser le loup, mon père, mes frères et moi. La nuit. Les loups ne sortent que la nuit, en meute [...]. Nous les poursuivions. Nos chevaux épouvantés battaient la neige dans des courses folles. Au matin, la neige était recouverte de grandes taches pourpres... La neige...⁴⁰

Or, cette neige, qui égrène chez Alain Grandbois nouvelliste ses côtés nostalgiques, se rencontrera-t-elle pareillement chez Andreï Makine ? Plus décantée peut-être, peut-être moins picturale, mais oui, accordée à cette nuit de mars où Arkady Gorine, ivre, hurle son adieu à ce pays *merdique* sur le bord de la Baltique qui est son pays :

« Après-demain je serai à Vienne, mais tu vois, je sais que ce qui va me manquer c'est cette neige qui vole autour des réverbères... »⁴¹

Combien volatile – aérienne – cette neige autour des réverbères. Cette neige comme un feu, pour le poète du Québec. Et réceptrice de lumière !

Elle nous renvoie nostalgiquement à l'éphémère. À l'absence.

⁴⁰ *Ibidem*

⁴¹ Andreï Makine, *La Femme qui attendait*, op. cit., p. 40.

La neige, enfin !

Pour Stéphane Mallarmé, poète,

[...] l'extase pure est de peindre la fin

Sur [d]es tasses de neige à la lune ravie

Sur la neige, rien que la fin : la mort, le vide, l'absence, le silence. En Russie, comme au Québec. La fin comme une musique qui s'est tue, et qu'une cymbale, prise dans *La vie d'un homme inconnu*, pourrait à elle seule figurer, dans cette fin d'une nuit d'hiver sur un champ de bataille recouvert de morts : *une cymbale qui*

*tombe et roule sur la neige, vers la rivière*⁴².

La neige est le lieu où se recueille la musicalité de la fin : et quel plus bel exemple, chez Andreï Makine, que celui de ces flocons de neige qui saupoudrent une petite tombe au bord d'une forêt de sapins, entourée du silence d'un homme et d'une femme :

Le cimetière, sous la neige, ressemblait à une clairière. La tombe, visiblement préparée durant la matinée, était peu profonde et déjà toute saupoudrée de flocons. Les pelletées de terre gelée que la femme jetait frappaient le bois du cercueil avec une sonorité très vivante. À la fin, Alexeï se pencha pour poser sur le monticule les dernières mottes de terre. Quand il se

⁴² Andreï Makine, *La Vie d'un homme inconnu*, op. cit., p. 186.

redressa, les arbres, la silhouette de la femme, les croix s'élançèrent dans une rapide courbe, volèrent vers le vide éteint du ciel. Il n'eut pas l'impression de tomber.⁴³

Là, la musique de la neige, que je me plais à entendre claire, à remplir le silence de son écho – vide. À comprendre le vide du ciel. À le fragmenter et l'écraser sur le sol, nous suggérerait peut-être ici Murielle Lucie Clément⁴⁴.

Mais il y a plus. Plus que cette suggestion du vide, en la neige. Qui aura oublié le village de Mirnoïè et cette dernière nuit que le narrateur y passe, avec au dehors les grands gels, le silence des espaces interstellaires, glacé, absolu, et parmi ses réveils, ce rêve – de neiges ? :

Un rêve [...], le récit que m'a confié une des vieilles de Mirnoïè : son mari tué dans les neiges de Carélie, par moins quarante de froid et, depuis, le désir obsédant chez la femme de lui chauffer un bain. Dans mon rêve, un soldat est étendu nu au milieu d'une plaine blanche. Il ouvre les yeux, je me réveille, je sens sur mes joues glacées la brûlure des larmes.⁴⁵

Des neiges, pour inscrire l'absence sur le silence des astres. Et des larmes brûlantes à dire, pour moi, leur acidité piquante. Ce que Andreï Makine a voulu écrire. La neige, c'est – chez Andreï Makine – la matière de l'écriture. La fine poussière de la neige, voilà ce que le narrateur-poète de *La Femme qui attendait* voudrait dire :

⁴³ Andreï Makine, *La Musique d'une vie*, *op. cit.*, p. 83.

⁴⁴ Makine, *Bounine, Tchekhov, Tolstoï : rhétorique de la séduction, sémiologie du ciel* dans Andreï Makine. *Le sentiment poétique*. Textes réunis par Margaret Parry, Claude Herly, Marie Louise Scheidhauer, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 202.

⁴⁵ Andreï Makine, *La Femme qui attendait*, *op. cit.*, p. 203.

La vitre, cassée en diagonale, laissait filtrer une fine poussière de neige. Les derniers froids de l'hiver.

À cet instant-là, j'eus la sensation de vivre exactement ce que je voulais depuis longtemps écrire...⁴⁶

L'écriture se fait alors inscription de l'éphémère. *Fine* poussière de neige, elle recueille ce qui est voué à la fin.

La neige, c'est – chez Andreï Makine – la substance de la poésie. Je laisse bien volontiers le poète le dire lui-même :

« Ils m'ont surnommé "Poète", mes camarades du camp. Si seulement c'était vrai ! Je saurais dire [...] un instant comme celui-ci, sous la dernière neige, la senteur d'un feu de bois et la lampe qui vient de s'allumer dans cette petite fenêtre grise, là-bas, vous voyez ? »⁴⁷

La neige, c'est la beauté de l'instant, de ce qui est hors du temps, de cet instant éphémère dont le Poète – seul – saurait dire l'éternité.

La neige, c'est la poésie qui incante (en sa blancheur) l'éternité des bonheurs captifs du temps :

Toi vêtue de cette blanche tunique

Comme pour l'incantation

Des bonheurs captifs

⁴⁶ *Ibidem*, p. 36.

⁴⁷ Andreï Makine, *Le livre des brèves amours éternelles*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, p. 194.

Sous les feux des saisons
 [...]

 Tu chasses la ténébreuse erreur
 Quand tu prononces les mots qui tremblent
 Le long de toutes les vallées de la terre
 Au flanc de chaque montagne
 Au bleu de l'oasis des déserts

Tes mots vêtus de blanc mensonge
 Comme une tendre neige⁴⁸

Incantation (ou perpétuation) de ce qui tremble, de ce qui est tendre, de ce qui nous fait sentir son instabilité, sa précarité, la neige devient – chez Alain Grandbois – le blanc mensonge de la poésie.

La neige, c'est la poésie comme un rien. C'est ce que Robert Lalonde nous laisse entendre. Ne nous fait-il peut-être voir sur la neige *un foulard rouge, du sang qui a été versé, le sang du poète, un sang qui ne servait plus à rien ?*⁴⁹

Et à lui, à Robert Lalonde, convaincu que *nous n'existons pas, n'aimons pas, qu'il n'y a rien au monde*⁵⁰ et qui, le regard sur la neige, s'interroge et nous interroge ainsi :

Regarde la neige qui tombe, quel sens cela a-t-il ?⁵¹

⁴⁸ Alain Grandbois, *Neige, L'Étoile pourpre, Poésie I, op. cit.*, p. 235.

⁴⁹ Robert Lalonde, *Iotékha', op. cit.*, p. 79.

⁵⁰ Robert Lalonde, *Des nouvelles d'amis très chers*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1999, p. 57.

⁵¹ *Ibidem.*

que dire enfin ? Que la neige n'a d'autre sens que celui d'éveiller l'émerveillement ?
C'est indubitablement ce que lui dirait le poète-voyageur du monde :

Je partais je repartais
 Dans des directions contraires
 Pour Djibouti pour Colombo
 Pour Sydney pour Madagascar
 Pour Naples pour Yokohama
 Je portais cependant
 Comme une petite pierre trop lourde
 Ma peine sous le bras

 Et la neige commençait de tomber
 Tout devenait soudain merveilleux⁵²

La neige, c'est l'émerveillement d'un hors-temps. Pour Alain Grandbois. Et Andreï Makine, lui, acquiescerait. Comment ne pas se souvenir de cette neige qui fait danser les « enfants de Mila » et attire l'un d'eux à l'écart du temps ? :

C'était le jour de la première neige. Derrière la grille de l'orphelinat, des silhouettes semblaient valser, enivrées par la danse des flocons. [...] Un peu à l'écart de ses camarades, se tenait un garçon d'une douzaine d'années et, la tête rejetée en arrière, les yeux mi-clos, il offrait son visage aux tourbillons blancs. Soudain, pris de vertige, il chancela...⁵³

⁵² Alain Grandbois, *[Poème] 102, Pourpre, Poésie I, op. cit.*, p. 284.

⁵³ Andreï Makine, *La Vie d'un homme inconnu, op. cit.*, pp. 188-189.

Essentialiser, confrontée au non-sens de l'existence, la beauté. Là est le sens de la neige. Pour Andreï Makine. Pour Alexeï Berg, poète :

[...] regarder la neige tomber, [...] voir une lampe qui s'est allumée dans une fenêtre, [...] humer la senteur du bois qui brûle. [...] la beauté était là... Cette beauté se confondait avec notre respiration, il suffisait juste d'oublier ceux que nous croyions être.⁵⁴

⁵⁴ Andreï Makine, *Le livre des brèves amours éternelles*, *op. cit.*, pp. 23-24.